

Les autobusses

Autor(en): **Ozaire, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 9

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES AUTOBUSSES

BN voilà encore des pouettes machines ! Et dire qu'il y en a qui voudraient, par toutes forces, nous en amener par là ! Avec ça qu'il n'y en a pas déjà assez par le monde ! C'est bon pour Paris, où il y a des maisons tout le long des chemins pour les coter s'ils viennent à verser ; mais, par chez nous, c'est de la boutique ! J'aime encore mieux les trams quand même ils font un tredon du tonnerre ! Au moins, ils ne versent pas aux contours, et puis ça n'empoisonne pas la benzine ! Enfin voilà il paraît que c'est le progrès ! Ils feraient bien mieux de nous dire que c'est la mode, ceux qui les préconisent tant !

On m'a dit qu'il y en aurait bientôt qui feraient un service en ville par la Cheneau de Bourg, le Rotillon, la Ruelle St-François, le Petit et le Grand St-Jean, pour relier les quartiers des affaires ! C'est pour le coup que les femmes du marché pourront tirer leurs corbeilles et leurs chauffe-pieds quand ces guimbardes passeront ! Il paraît aussi qu'une fois que les jeux de hasard seront rétablis, il y aura un service de ces autobus depuis le Casino de Montbenon à la Banque cantonale et au Crématoire ! Enfin, on verra voir, on en a eu vu des plus drôles qui n'étaient jamais arrivées ; il ne faut plus s'étonner de rien au jour d'aujourd'hui ! Ma parole nos bons vieux trams n'en vont pas devenir bleus ! On veut toujours aller plus vite ; vous allez voir si pour finir, on ne se casse pas le nez ! Avec ça qu'on a pas bien le temps de venir, vieux, pauvres et laids et puis de mourir ! Il faut laisser ça aux Américains d'Amérique qui ne rêvent qu'à fabriquer des machines extraordinaires ! Et puis c'est bon ! On sait bien que tous ceux qui ont voulu se mêler d'autobus n'ont pas fait florès, même il y en a qui sont tombés dans la dèche !

Pierre Ozaire.

LE FEUILLETON



LES BRUITS QUI COURENT

— Est-il là ?
 — Ne l'as-tu pas vu ? Il rôde pourtant assez autour de nous... Tiens, le voilà.
 — Ne me tire pas ainsi, pour qu'il le remarque. Viens plus loin...
 — Prise tout à coup d'une joie un peu turbulente, d'un besoin de vivre plus fort et plus vite, la fillette court éperdument, sans but, poursuivie par sa camarade étonnée.
 — Arrête. Mais, arrête donc ! ... Pourquoi cours-tu ?
 — Je ne sais pas... Comme ça...
 Et de rire.

Les plus petites, moins soucieuses de paraître et n'éprouvant pour les garçons qu'une aversion motivée par maintes bourrades et mauvaises niches, s'admiraient entre elles ou s'offraient des sucreries achetées chez l'épicier : « Pour cinq de drops, m'sieur, s'il vous plaît. » Les gamins exhibaient des « marbres » et des mains déjà salies malgré les recommandations maternelles. Quelques régentes en conduisaient à la fontaine, pour en arroser une frimousse gluante et des doigts mouillés. Derrière le collège, sous les noyers qui bordent l'Eau Claire, une partie du cortège se formait, instituteurs et institutrices ordonnant leurs élèves selon le rang obtenu en classe. Et c'était un merveilleux kaléidoscope de couleurs vives, chatoyantes, mobiles, se substituant, se croisant, se heurtant, et, parfois, s'allumant, pour ainsi dire au passage sous le coup de quelque rayon tamisé par les branches feuillues. Soudain, dans la cour du collège, devant l'édifice de belle apparence, sous les platanes en fleurs, des tambours battirent le rappel : les cadets se formaient en colonne. Dans leurs uniformes pimpants aux boutons bien astiqués, la plaque du ceinturon très nette, montrant la devise :

Liberté et Patrie, les guêtres blanches immaculées, mettant une tache gaie au bas du pantalon bleu, passepoilé de rouge, ils avaient bon air, ces garçons.

— Garde à vous !

C'est le lieutenant Berthet qui commande. Un officier de seize ans, brun, avec déjà quelques poils follets sous les narines. Il a une jolie allure. Il porte crânement la casquette galonnée et les fausses épaulettes rouges bordées d'or. Il a dégainé avec grâce. Dans les rangs, le silence est absolu.

— A droite, alignement !

Avec un parfait ensemble, la colonne rectifie sous le regard des sous-officiers. Et c'est bien. Même, les derniers, des « soldats » de huit à neuf ans, haut comme ça, s'efforcent à ne pas briser la ligne. Ils bombent la poitrine, ces petits. Ils serrent les talons. Ils sont très militaires.

— Fixe !

Alors, les tambours ont battu « au drapeau » et, par la grande porte du collège, un sergent est venu portant l'étendard de soie frangé d'or, aux couleurs cantonales, avec l'inscription : *Collège de Châteauevieux*. La brise et la marche font claquer gaîment le tissu. Très digne, ce sous-off de quinze ans passe devant la compagnie, tandis que le lieutenant salue du sabre ; puis il revient au centre, au poste d'honneur, et les tambours se taisent. Cela fut rapide, mais, pendant une minute quelque chose a vibré dans l'air, quelque chose de grand et d'indéchiffrable. Les petits, eux-mêmes, ont froncé le sourcil pour prendre très naturellement un air martial. Les aînés sont devenus graves. L'âme des pères en cet instant, frissonne en eux et autour d'eux. Ils n'ont pas compris, peut-être, mais ils ont senti et, instinctivement, ils se sont redressés, tête haute. Dans la foule, des yeux se mouillent, des yeux de femmes, des yeux de vieillards. Et les fillettes, qui en rangs, attendaient le départ, ont souri sans savoir pourquoi un peu d'orgueil, un peu d'amour inconscient. Elles aussi ont eu la sensation d'une chose inexplicable les enveloppant soudain, comme un frôlement d'aile : la patrie passait.

Maintenant ce petit monde est placé dans la vieille église, à flèche octogonale, dont les lucarnes curieuses regardent tous les points de la rose des vents. Le chœur apparaît plus mouvementé qu'en un dimanche ordinaire. Les garçons y sont installés et, malgré la sainteté du lieu, la présence des maîtres et les recommandations multiples des mamans, ils ont peine à se tenir en repos. Des jambes remuent involontairement sous les bancs ; des pieds traînent sur le sol dallé ; des frimousses s'agitent, se retournent ; de têtes se lèvent pour voir mieux les livres de prix entassés sur une table au pied de la chaire. La dorure des tranches et des titres brille au soleil. Et il y en a, il y en a... Des rouges, des bleus, des bruns, des petits, des grands. Un tel spectacle mérite bien qu'on le regarde en dépit du silence exigé. Et puis, il y a aussi, là-bas, dans la nef, toutes les classes de fillettes ; et le spectacle n'est pas moins réjouissant de ces têtes rieuses, de ces chevelures frisées où des rubans mettent une note de jolie gaîté. Là aussi, on bouge, on babille, on baisse la tête pour communiquer en secret, à sa voisine, quelque réflexion importante. Parfois, un rire fuse et il faut le *hem ! hem !* significatif du régent ou de l'institutrice pour rétablir un peu de tranquillité dans certains groupes trop remuants. Alors les visages deviennent sérieux, les têtes et les pieds s'immobilisent et cela dure bien quelques secondes. On empêcherait plutôt l'Eau-Claire de couler, que ces enfants de vivre, et, pour eux, vivre c'est bouger. Du haut de la chaire, M. Gerber les regarde en souriant. Il a marié les parents. Il les a peut-être reçus membres de l'Eglise. Il les a suivis de loin, dans la vie. Il sait leurs joies et leurs espérances. Il sait leurs peines et leurs déceptions. Vingt-deux ans de ministère dans une petite ville, c'est le temps de voir grandir toute une génération. Et, peut-être, en cette minute, se pose, devant lui, la troublante et insoluble question du lendemain. Qu'en

sera-t-il de ces petits ? Que leur réserve la lutte ? Succomberont-ils ? Vaincront-ils ?

Au côté droit de la nef, dans de belles stalles sculptées qui datent du XVIIe siècle, la municipalité assiste à la cérémonie. Le syndic Vaudroz est tout souriant. Sa bonne face glabre rayonne, et il fait, lui aussi, de petits gestes d'apaisement à certains bouillons incorrigibles. Mais ce sont des gestes si paternels, si tolérants, que ces garnements s'en soucient à peine. Ils rentrent la tête dans les épaules avec un petit rire discret et un regard de complicité affectueuse qui semble dire : « Tu ne grandes que pour la forme, on le sait bien, tu nous comprends ». Alors devant cette mimique, David Vaudroz impuissant hausse les épaules tandis qu'un vers de Louis Tournier chante en sa mémoire :

Coquins d'enfants! Chers petits bien-aimés!
 (A suivre.) P. Amiguet.

Théâtre Lumen. — Cette semaine, en exclusivité, un des chefs-d'œuvres de la cinématographie américaine : *Le Chanteur de Jazz*, merveilleux film artistique et dramatique. Notons qu'une partition musicale spéciale interprétée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de M. E. Willeumier, rehausse encore la valeur de cette bande. Au même programme : *Poudrez-moi le dos!* comédie humoristique interprétée par Andrey Ferris, Irène Rich et A. Randolph. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 3 mars, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Au programme du Royal Biograph de cette semaine : *Balao*, grand drame fantastique, d'après le roman de Gaston Leroux, qui fera frissonner bien quelques spectateurs. Le scénario, très dramatique, a été réalisé de façon à ce que l'atmosphère d'angoisse persiste jusqu'à la fin, et grâce à une mise en scène savante, on cotoie le mystère sans le deviner. Au même programme *La Belle appivoisée*, comédie humoristique interprétée par Olive Borden, Lawrence Gray.

Pour la rédaction :
 J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Partout les hommes souffrent

de la grippe, des rhumes et des bronchites. A tous nous conseillons de prendre chaque jour quelques véritables Bourgeois de Sapin Etienne Huber, Lausanné. Les meilleurs, les plus efficaces.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
 Achat d'anciens suisses 1850-54
 Envoi prix-courants gratuits
 Ed. ESTOPEY
 Grand-Chêne, 1 Lausanne

Achetez vos chemises

chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
 Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.